

Trop souvent il suffit qu'un homme soit de son parti ou ait les mêmes principes pour qu'on le loue. Et, si c'est le contraire, pour qu'on l'assomme à coup de phrase.

Est-ce ainsi que l'on réussira à former une littérature nationale ? Je ne le crois pas.

Est-ce ainsi qu'on formera les jeunes ? Mille fois non !

Car, remarquons le bien, ce sont les jeunes qu'on loue burlesquement et c'est sur eux qu'on frappe plus dur.

Ce système de louange ou de dénigrement a déjà produit de funestes effets, néanmoins nos aînés semblent ne pas le reconnaître.

Le nombre de nos Zoïles est effroyable. Ces critiques ou plutôt ces critiqueurs, sous prétexte de faire de l'esprit, font une œuvre que la postérité qualifiera d'ignoble.

La critique, c'est comme l'outil du chirurgien, lorsqu'il est manié par une main malhabile, on risque la vie du patient.

Où mène la voie dans laquelle ils se sont engagés ? A la destruction de cette littérature que les patriotes avaient tant à cœur de voir réussir. Ces gens sèment dans le cœur des jeunes la haine, la crainte et le découragement.

La haine et la crainte, parce qu'ils savent les vieux forts. Le découragement, parce qu'on ne veut laisser à personne son initiative.

Les novateurs sont mal vus de ces êtres rétrogrades.

Pour plaire à monsieur X... ou à monsieur A..., il faudrait n'être que classique, il faudrait n'avoir que les mêmes principes qu'eux.

Une fois pour toute, aînés, soyez tolérants, sachez distinguer.

Appréciez un style sans faire de personnalité, séparez la forme littéraire de l'idée, analysez chacune.

Si vous disséquez un ouvrage, selon que l'auteur vous sera sympathique ou antipathique, ne prenez pas que le beau ou le laid, pour le montrer à vos lecteurs. Indiquez les rayons et les ombres.

De cette manière, vous serez utiles à votre pays, autrement....

Ces remarques, je le sais, ne seront pas prises en bonne part.

Les vieux aiment la routine, alors qu'ils continuent. Seulement, qu'ils sachent que s'il y a des jeunes qui ont peur de leur assommer, la plupart s'en moquent.

E. M. Lefèvre

AMOUR RÉSIGNÉ

Tout en elle est menteur.
Tout est frivole ;
C'est chose folle
Que lui livrer son cœur !

— Ah ! comme c'est vrai ce que chante là le capitaine, dit d'un ton convaincu le major Lefèvre, en avalant d'un trait son verre de punch :

C'est chose folle
Que lui livrer son cœur !

— Serais-ce la raison pour laquelle vous ne vous êtes pas marié, major ? demanda un sous-lieutenant.

— Mon Dieu, oui, et, puisque nous sommes tous réunis ici pour fêter ma nomination d'officier de la Légion d'honneur, si vous désirez connaître l'histoire, je suis prêt à vous la raconter.

— Nous vous écoutons, dirent les officiers qui se rangèrent en cercle près du major.

— Puisse cette histoire servir de leçon aux jeunes. Dans tous les cas, la voici :

« En 1863, j'étais lieutenant, en garnison à Laval. Dame ! je n'avais pas le bedon que je possède et passais, à tort ou à raison, pour un assez joli garçon.

« Parmi les jeunes beautés de la ville, qui brillaient dans les bals et les soirées, au premier rang figurait Mlle Alice Letourneur, fille de l'un des riches bourgeois de Laval.

Blonde, blanche, élancée, des yeux superbes, vifs et rieurs, le sourire éclairé par de véritables perles, un grand charme émanait de sa personne, aussi j'en tombai éperdument amoureux.

« Ayant quelque bien et désirant me marier, je lui fis part de mes sentiments, et fus assez heureux pour être agréé.

« Deux mois durant, je jouis d'un bonheur parfait. J'adorais Alice, qui, chaque jour, me répétait avec un sourire divin, qu'elle m'aimait et voulait être ma femme.

« Sur ces entrefaites, deux mutations se produisirent dans le régiment, et, à la 3e compagnie du 2e bataillon, nous arriva un jeune sous-lieutenant, M. Raoul de Préval.

« Bien élevé, la moustache en croc, les dents d'un blanc laiteux, la parole facile, très élégant et riche, M. de Préval devint bientôt la coqueluche de toutes les femmes.

« Alice et moi devions nous marier le 15 du mois de décembre. Or, il advint qu'à l'occasion de la date mémorable du 2, pour faire sa cour à l'empereur, le préfet donna un grand bal. Naturellement les officiers de la garnison et l'élite de la ville y furent invités.

« La soirée brillait de tout son éclat, quand, revenant de fumer une cigarette, j'aperçus dans la serre, assis sur un divan, Alice et M. de Préval.

« Sans être guidé par un sentiment de jalousie, indigne de mon caractère et de celui de ma future femme, mu simplement par un sentiment de curiosité, à la faveur des palmiers nains et des fougères d'Australie, je me glissai derrière eux et j'entendis ces mots :

« — Je vous aime de toute mon âme, disait-elle, mais je ne sais comment dégager ma parole.

« — Vous ne pouvez pourtant pas épouser un être de cette espèce qui vous rendrait malheureuse... Il faut aviser au plus tôt.

« Voulant éviter le scandale, je me retirai sur la pointe du pied et je sortis de la serre sans avoir été aperçu ; mais j'étais bien décidé à ne pas laisser l'offense impunie.

« Je comprimai les élans de mon cœur et la rage qui me rendait fou et, vingt minutes après, dans l'intervalle de deux contredanses, touchant du doigt le bras du sous-lieutenant, je lui dis en le regardant bien dans les yeux :

« — A quelle heure, demain matin, deux de mes amis auront-ils la chance de vous rencontrer chez vous, monsieur de Préval ?

« — Pour quel motif, mon lieutenant ?

« — Je viens de connaître, à l'instant, vos projets concernant Mlle Letourneur....

« — Ah !

« — Ne vous semble-t-il pas que l'un de nous soit de trop ?

« Le lendemain, à midi, nous étions sur le terrain. L'épée ayant été choisie pour arme de combat, à un signal donné nous tombâmes en garde. A la première passe, je fus légèrement effleuré au poignet, mais à la seconde, je ripostai par un coup droit et ma lance traversa, de part en part, la poitrine de monsieur de Préval. Atteint en plein cœur, il tomba comme une masse.

« Huit jours après, mademoiselle Letourneur entra en religion.

« Quand éclata la guerre franco-allemande, je fis partie de l'armée du Rhin et gagnai ma croix de chevalier à la sanglante bataille de St Privat. Lors de la capitulation de Metz, avec les camarades, je fus emmené prisonnier en Allemagne, mais je refusai de signer le revers et parvins à m'échapper.

« Rentré en France, le gouvernement de la Défense Nationale m'envoya au 16e corps qui prit une part glorieuse aux combats livrés devant le Mans. Quand l'armée fut obligée de battre en retraite et de se replier vers l'ouest, à Sillé-le-Guil-laume, je reçus un éclat d'obus dans l'épaule gauche, et l'on m'évacua sur Laval.

« Le lendemain de mon entrée à l'hôpital, dans la religieuse qui assistait le médecin pour soigner les blessés, quelle ne fut pas ma surprise de reconnaître mademoiselle Alice Letourneur !

« Malgré sa figure émaciée et extatique, elle était toujours jolie !

« Lorsque le chirurgien fut retiré et le pansement achevé, tournant vers moi ses grands yeux remplis de tristesse, elle me dit :

« — J'ai été la cause d'un épouvantable malheur et vous ai fait à vous-même beaucoup de chagrin.... Me pardonnez-vous ?

« — Non, lui répondis-je, car moi, je n'ai jamais cessé de vous aimer.... Et je vous aime encore !

« Il me sembla voir une larme perler au bord de sa paupière au moment où elle baissa la tête en se retirant.

« Une fois ou deux, durant mon séjour à l'hôpital, je distinguai sa cornette blanche au fond de la salle, mais elle ne reparut pas à mon lit.

« Depuis, je n'en ai plus entendu parler.

« Quand je prendrai ma retraite, dans un an, j'irai m'installer à Laval, dans une maison ayant un jardin sur les bords de la Mayenne.... Je tiens à finir mes jours dans la ville où, un moment j'ai goûté les délices de l'amour partagé.... Comme vous le voyez, on est bête à tout âge.... Mais que mon exemple vous profite, jeunes gens.... Ne vous fiez jamais aux douces paroles des femmes, dit le major, en se versant un nouveau verre de punch !... »

— Eh ! major, qui sait, reprit le capitaine Gauthier, après un instant de silence, quand vous serez là bas à Laval, le souvenir aidant, peut-être vous déciderez-vous à faire souche de famille et à prendre femme ?

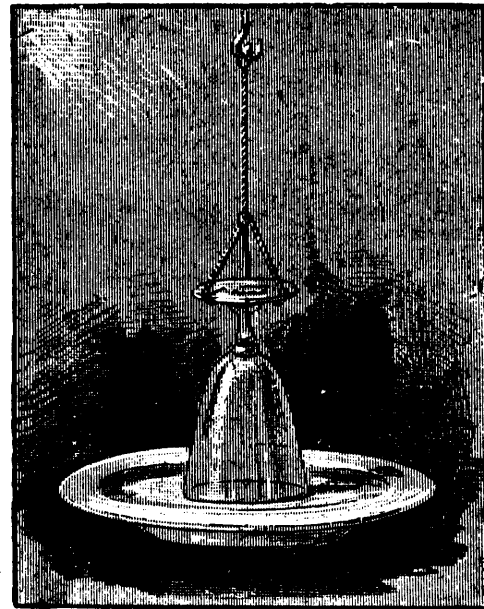
— Jamais !!!

HENRI DATIN.

SCIENCE AMUSANTE

Voulez-vous mettre un verre sous l'assiette au lieu de le mettre dessus pour le présenter à qui le demande ?

Pour cela, dans une pièce voisine, faites brûler sous le verre renversé du papier, l'air dilaté se raréfiera dans le verre et alors si vous le mettez sur une assiette, l'assiette restera suspendue au verre,



comme dans la figure ; si elle ne tombe pas c'est que le vide a fait une adhérence suffisante ; alors renversez le problème, tenez l'assiette à la main et le verre dessous restera pendu.

En opérant sur un tapis on ne casse pas la vaisselle ; en mettant un peu de graisse au bord du verre on facilite l'opération ; mais expliquez que cette graisse est incapable de faire l'office de colle.

Otez le verre, et défiez les plus adroits de vous imiter, et en effet l'air froid étant rentré dans le verre, ils n'y parviendront pas et seront déclarés maladroits. Il faut être humble.

La philosophie a ses nomades, qui traversent tous les systèmes pour le seul plaisir de changer de paysage. — Mgr d'HULST.